

Sapiens Sapiens : chasseur ou cueilleur ?

Loin des bois de Sologne, des équipages bigarrés et des meutes hurlantes, encadrées de piqueurs en livrée, il est des chasses plus intimes, plus nobles et plus conviviales.

Par ce récit, mon but n'est pas de vous convaincre que tuer ou non du gibier est bien, mais de partager, avec vous, un moment de vie d'un ex chasseur.

Imaginez une maison en pierre de basalte, isolée au milieu de nulle part, par une nuit d'octobre à 1200 mètres d'altitude.

Pas de bruit.

Vous vous extrayez d'un lit douillet, et plongez dans l'atmosphère froide et humide de la chambre. Une échelle meunière vous fait descendre dans la pièce à vivre envahie par une immense cheminée qui, à cette heure matinale, vous apporte plus de frissons que de bien être.



Allumer un feu pour avoir une sensation, bien illusoire, de chaleur est la première chose à envisager. Puis la préparation du café et du casse-croûte vous occupe encore une bonne heure. Au travers des vitres de la fenêtre, le jour commence à poindre. Une lumière blafarde éclaire une campagne blanche de givre. Les épilobes en épi, sur les bords du chemin, ont mis leurs cache-nez blancs et des écharpes de brume s'élèvent au dessus du ruisseau qui s'enfonce dans un vallon étroit.

Deux pulls over, trois paires de chaussettes, la cartouchière, aussi serrée qu'une sous ventrière, autour de la taille, la casquette vissée sur la tête, le fusil à l'épaule, vous quittez votre havre de paix pour une matinée de massacre.

Vos pas, qui crissent sur l'herbe raidie par le gel, vous amènent chez votre voisin paysan avec qui vous allez partager ces moments délicieux.

Là, dans une cuisine dont la chaleur, qui comparée à celle qui règne dans votre palais, vous donne une idée de la température sous les tropiques, vous établissez un plan de campagne. Compte tenu, du vent, de la température, de l'humeur de chacun de nous deux, de l'état de fraîcheur de la chienne, nous décidons de cerner les 1200 hectares des prés, champs et bois qui s'étendent sous nos yeux.

Un tour de clé à la porte et nous voilà partis tous les deux.

Au fait, mon voisin s'appelait aussi Maurice et sa maison, Pierrefroide.

Une demi-heure de marche après, nous voici dans nos « champs Catalauniques ».



Je me poste sur le chemin, afin de couper toute retraite à l'ennemi, pendant que Maurice, l'autre, s'avance, fièrement, avec sa chienne sur le champ de bataille. Devant cette avant-garde s'étend un pré d'herbe tendre. La chienne, la truffe collée au sol, commence à donner des signes d'excitation, observables aux mouvements de balancier accéléré de sa queue. Le lièvre est passé par là. « Mise », c'est le nom du canidé, a senti l'odeur du « longues-oreilles » ; on dit qu'elle en prend le pied. Elle se faufile sous les fils barbelés et s'avance à pas coulés sur le pâturage. Par de petits jappements, elle nous indique qu'elle est sur sa piste. Le lagomorphe a lâchement profité de la nuit pour venir faire bombance dans ce carré de verdure.

La truffe, toujours au sol, elle suit les allées et venues du léporidé dans cet espace clos, revenant sur ses pas quand l'odeur se fait plus faible ou disparaît. Son problème est de trouver par où l'animal aux dents de la chance a quitté la table des convives pour se soustraire, lamentablement, à nos bâtons à feu.

Les heures passent, de mon promontoire, gelé dans mon immobilité stratégique, j'admire le travail du setter. Têtu, il « barre » le champ mais ne trouvant pas la porte de sortie il revient au milieu du pré, où le capucin ne se trouve manifestement plus. Maurice encourage sa fidèle amie, je commence à m'ennuyer. Je m'enfonce dans un bois de fayards qui est à proximité. Je trouve un cèpe puis un autre, la chasse est passée au second plan.



Tout à coup un aboiement vigoureux me sort de ma cueillette. « Mise » a levé le lièvre et le pourchasse (le bourre). Je suis loin de mon poste et l'ennemi va s'enfuir.

Arriverai-je à temps pour l'abattre ou sera-t-il assez rapide pour s'échapper ?

Cela a-t-il une importance ?